

denis lalanne

ce bleu des maillots et des guerres



ce bleu des maillots
et des guerres

LE BLEU COMME UN COULEUR DE VIE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE
LE BLEU COMME UN COULEUR DE

4153

1607
8239
(144)

l'ordre du jour
la table ronde

ce bleu des maillots
et des guêtres

du même auteur

aux Editions de la Table Ronde

LE GRAND COMBAT DU QUINZE DE FRANCE

LA MÊLÉE FANTASTIQUE

LA PEAU DES SPRINGBOKS

QUINZE COQS EN COLÈRE
(en collaboration avec Henri Garcia)

LES COQUELICOTS DE CARDIFF
(nouvelles)

LA CIRQUETTE EN DEUIL
(roman)

LE TENNIS
(collection Domaine du sport)

denis lalanne

ce bleu des maillots
et des guerres

l'ordre du jour
la table ronde

© Éditions de la Table Ronde, 1987

denis jalanne

ce bleu des maillots
et des gilets

Les Editions de la Table Ronde

LE GRAND COMBAT DE VITTE ET DE VITTE

LA TABLE RONDE

LA TABLE RONDE

LA TABLE RONDE

LA TABLE RONDE

LA TABLE RONDE

LA TABLE RONDE

LA TABLE RONDE

LA TABLE RONDE



DOCUMENT DE LA COUVERTURE :
Phot. *New Zealand Herald*

LA TABLE RONDE
40, rue du Bac, Paris-7^e

© Editions de la Table Ronde, 1969

Page réservée aux autographes

ANNUAIRE 1911
N° 10
1911
1911
1911

Page blanche aux micrographes

UNIVERSITÉ DE LA CÔTE D'IVOIRE
FACULTÉ DES SCIENCES

LABORATOIRE DE MICROSCOPIE
40, BOULEVARD DE LA RÉPUBLIQUE

ABIDJAN - CÔTE D'IVOIRE

Au numéro 13,

GUY BONIFACE,

qui portait déjà sur la terre,
et à la guerre comme à la guerre,
ce maillot couleur de ciel.

Tout au long des années
de guerre.

Mais en nous le répète
devenir le président, il est
d'est par la guerre, dans une
de son monde de guerre, en
peut espérer de plus grand
d'est jamais une autre guerre
contre cette équipe qui est
Face à ces choses dans une
la plus forte équipe de rugby
de France était dans une
1901. Je l'avais relayé à l'époque
de la guerre, où l'on avait
le monde pour une équipe
traverse pour une équipe
traverse. Mais il est clair
que l'équipe dans les grandes
d'une équipe après une
de guerre.

Après une plus forte, l'équipe
de France, championne de
rugby européen, est revenue
en France. Elle est venue à
la même puissance de feu, au
même moment, presque une
fois, mais avec une équipe
de France ne s'est jamais
gagné et n'a jamais été
gagné.

ANNUAIRE 17
ROY. BOURGONNE
qui portait déjà sur la terre
et à la guerre comme à la guerre
ce malheur couvrait le ciel

Il est de bon ton d'affirmer que le rugby n'est pas la guerre.

Mais on nous le répète avec tant d'insistance que je me demande si, précisément, il n'y a pas un peu de ça. Si ce n'est pas la guerre, disons que c'est rudement bien imité. Un test-match de rugby, en tout cas, c'est ce que l'on peut appeler la plus jolie guerre du temps de paix. Et ce n'est jamais tant une guerre qu'en Nouvelle-Zélande et contre cette équipe des All Blacks rangée comme une armée.

Face à ces géants dans leur armure noire, composant la plus forte équipe de rugby du monde, le parti bleu du XV de France s'était cassé les dents une première fois en 1961. Je l'avais relaté à l'époque dans un livre, *La Mêlée fantastique*, où j'avais l'ambition considérable de faire battre les cœurs pour une équipe battue plus fort qu'ils n'ont jamais battu pour une équipe triomphante. Mais il est clair que j'ai échoué dans les grandes largeurs, m'identifiant en cela à une tournée ratée pour toutes sortes de raisons.

Sept ans plus tard, l'équipe de France, championne du rugby européen, est revenue en Nouvelle-Zélande où elle s'est heurtée à la même puissance de feu, au même fanatisme, presque une fatalité, mais avec tant d'éclat cette fois, tant de panache et d'allégresse, que jamais peut-être équipe de France ne s'est gagné et n'a fait battre autant de cœurs.

Elle a même frôlé d'aussi près que possible le grand bonheur, quelque chose comme le sommet d'un Everest personnel. Elle a vraiment ouvert la voie à une équipe de France qui reviendra un jour en Nouvelle-Zélande pour battre les All Blacks en dépit de tout, pour achever la dernière de toutes les conquêtes possibles en rugby. On songe ici à René Lacoste et à ses premières victoires sur Tilden, ouvrant une brèche dans la forteresse américaine pour la conquête par la France de la Coupe Davis.

« Tournée réussie qui a manqué de réussite », a dit le manager André Garrigue. Mais c'est à peine si je tiendrai compte de cette restriction dans Ce bleu des maillots et des guerres ! Si ce livre était un échec, je ne me pardonnerais pas d'avoir fait pareille injure à une équipe qui m'a rajeuni de dix ans.

Dix ans, en effet, mois pour mois, que paraissait Le Grand Combat du Quinze de France, roman de pack et d'épée, dont le succès fut principalement celui d'une équipe qui nous a fait rêver et qui, de surcroît, gagnait ses matches. Depuis, l'équipe de France a connu des fortunes diverses et ses chroniqueurs aussi, que ce soit de la presse écrite, parlée ou télévisée... 1958, 1968 : ces dix années s'inscrivent pour tout dire entre deux batailles de l'histoire de France gagnées par le général Drop-Goal. Pour ma part, je me suis fait des ennemis incroyables et, à la rigueur, quelques amis, en raison du privilège exorbitant, il est vrai, que l'on peut détenir à manier l'objectivité en rugby dans les colonnes d'un grand journal. Il faut pourtant s'entendre. Une fois pour toutes je le dis à des lecteurs français ou néo-zélandais, botteurs gascons ou passeurs alpins, je me moque bien d'être objectif pourvu que le rugby en question soit conforme à la certaine idée qu'on peut s'en faire. Plus que l'objectivité inscrite au tableau d'affichage et qui, dès lors, se passerait de tout commentaire, il me semble que le rugby exige un ton, une démarche, une quête. C'est pourquoi j'ai toujours profité de ce qu'une équipe fût victo-

rieuse et heureuse pour lui dire en quoi elle nous paraissait encore imparfaite ; et, battue et malheureuse, en quoi elle ne cessait de nous enchanter. Si c'est cela ne pas être objectif, parions que je ne le serai jamais.

Toujours est-il qu'on s'use et qu'on perd le souffle. Maintenant, les joueurs du XV de France me disent vous. Et me voilà bien incapable de courir avec eux, de jouer « à toucher », à la petite guerre. D'autres, déjà, sont morts. Ils ont emporté avec eux quelque chose qu'on ne recommence pas. Je peux bien l'avouer, je croyais avoir perdu le souffle pour toujours. Aussi ai-je ressenti un grand bonheur, dix ans après Le Grand Combat, à recouvrer encore une fois la fièvre de raconter les mêlées et les touches, les placages et, derechef, les percées à vous couper le souffle.

Il y a des choses déjà dites, déjà connues, dans la première partie de ce livre, car j'ai voulu l'écrire comme si c'était le premier, le dernier et le seul. Ce faisant, j'ai également éprouvé un sentiment qui n'est pas, je le pense, usurpé. C'est que le rugby est immense et que tout reste à dire.

C'est même à se demander si le rugby n'est pas un jeu aussi génial, ou presque, que le golf. Mais qu'on se rassure ! Le golf, pour ce qu'il n'a nullement d'une guerre, est quand même moins joli...

Voilà ce qu'il fallait dire en guise de lever de rideau. Mais déjà l'on entend le bruit des packs et des épées, le bruit et la fureur, les gueulements et les plaintes, et les rires aussi car il y a toujours des oiseaux, fauvettes ou moineaux, sur un champ de bataille. Toujours un peu de bleu. Et déjà l'on entend siffler le pilier de mêlée Michel Lasserre, que ses « copains de régiment » n'ont pas en vain surnommé « L'Obus ».

D. L.

... et de la même manière, il faut se rendre compte que les
 choses ne sont pas les mêmes, et qu'il y a une différence
 entre les deux. C'est pourquoi, il faut se rendre compte
 que les choses ne sont pas les mêmes, et qu'il y a une
 différence entre les deux.

Il faut se rendre compte que les choses ne sont pas
 les mêmes, et qu'il y a une différence entre les deux.
 C'est pourquoi, il faut se rendre compte que les choses
 ne sont pas les mêmes, et qu'il y a une différence
 entre les deux. C'est pourquoi, il faut se rendre compte
 que les choses ne sont pas les mêmes, et qu'il y a une
 différence entre les deux.

Il faut se rendre compte que les choses ne sont pas
 les mêmes, et qu'il y a une différence entre les deux.
 C'est pourquoi, il faut se rendre compte que les choses
 ne sont pas les mêmes, et qu'il y a une différence
 entre les deux. C'est pourquoi, il faut se rendre compte
 que les choses ne sont pas les mêmes, et qu'il y a une
 différence entre les deux.

Il faut se rendre compte que les choses ne sont pas
 les mêmes, et qu'il y a une différence entre les deux.
 C'est pourquoi, il faut se rendre compte que les choses
 ne sont pas les mêmes, et qu'il y a une différence
 entre les deux. C'est pourquoi, il faut se rendre compte
 que les choses ne sont pas les mêmes, et qu'il y a une
 différence entre les deux.

PREMIÈRE PARTIE

GRAND CHELEM

Préciser le point de vue de l'auteur sur le grand chelem et sur le rôle de l'entraîneur dans ce domaine, par une analyse qui le situe dans le contexte de la pratique de ce sport.

Un texte de 190 pages par un entraîneur qui a vécu plusieurs victoires en Grand Chelem. On connaît en effet certains joueurs — à commencer par les frères de ses enfants — qui ont gagné au grand chelem dirigés à leur tour par l'auteur. Mais il est très probable que le grand chelem de Jack Cochran, à l'étranger, est du le cas le plus connu de tout d'entraîneur de sa charge, toutes inscrites au rôle et surtout à reconnaître, pour être parfaitement plongés en retour. Car le plus important maintenant le concernant est. Et il est évident, certes, que le XV de France est encore les clés de l'entraîneur à un certain moment de la carrière, éventuellement parfois du fait des joueurs à l'étranger que l'entraîneur n'est pas sûr pour des raisons qui ont été les caractéristiques, comme on voit plus — pour en être sûr.

Jack Cochran dans ce livre et surtout dans les autres livres qu'il a écrits sur le Grand Chelem.

Le samedi 15 novembre 1957, dans un stade, du stade de la Ville de Paris, à Colombes, c'était la dernière fois que l'auteur a joué de France. Le rugby était devenu un sport de combat, toutes les équipes étaient blanches, françaises.

Pour tout dire, le match est marqué d'un grand succès.

PREMIÈRE PARTIE

GRAND CHELSEA

Ce samedi-là, 25 novembre 1967

Huissier de justice à Bagnères-de-Bigorre, marié et père de deux enfants, Jean Gachassin commença par ôter son alliance, que le règlement du rugby, notons-le, qualifie d'*objet dangereux*.

Au reste, ce n'est pas un huissier qui saurait tellement s'inscrire en faux. On connaît en effet certains constats — à ranger au nombre de ses exploits — où une bague au doigt vous désigne à tout coup le coupable ! Mais il est peu probable que le demi d'ouverture Jean Gachassin, à l'instant, ait eu le cœur à sourire de tant d'activités de sa charge, tantôt inscrites au rôle et tantôt à la marque, pour être pareillement plaidées en *referee*. Car la plus impérieuse contrainte le convoquait ici. Et il est plaisant, certes, que le XV de France ait confié les clés de l'attaque à un orfèvre en la matière, éventuellement partisan du huis clos lorsqu'il s'avère que l'endroit n'est pas sûr pour des trois-quarts qui frisent la correctionnelle, comme on dit, plus souvent qu'à leur tour.

Jean Gachassin défit ensuite sa montre-bracelet et constata qu'il allait être 14 heures 15.

Ce samedi 25 novembre 1967, dans un vestiaire du stade Yves-du-Manoir, à Colombes, c'était l'heure pour les quinze joueurs de l'équipe de France de rugby de se mettre en tenue de combat : maillot bleu, culotte blanche, bas rouges.

Pour tout ornement, le maillot est frappé d'un grand nu-

méro dans le dos et, sur la poitrine, d'un écusson brodé à l'image du coq gaulois. Mais pour quelque cent mille joueurs appartenant aux 983 clubs homologués à l'époque par la Fédération Française de Rugby, c'est le seul habit de lumière que l'on rêve d'endosser un jour. D'ailleurs, il passait ce jour-là dans le vestiaire du XV de France une sorte de frémissement pieux, pareil à celui qui peuple une chambre de matador à l'heure de la *fiesta brava*. Une angoisse subtile fit bâiller Jean Gachassin et l'odeur de l'huile camphrée lui piqua les yeux. Une mauvaise jaunisse, contractée deux ans plus tôt, lui a laissé à vingt-six ans le teint cireux d'un belluaire en miniature.

Certains connaisseurs, en outre, étaient d'avis que le match allait être une drôle de corrida. Or, il faudrait mal connaître les joueurs de rugby pour imaginer qu'en leur bravoure ils ne sont pas atteints par les propos de l'entourage. Ils en prennent et ils en laissent mais, le moment venu, c'est au creux de leurs tripes que vient se lover la rumeur qui, depuis des jours, a serpenté dans le pays. Cette sale chose dans leur ventre qui fait bâiller Gachassin, il faut qu'elle sorte, avec les odeurs, les bruits du rugby tout cru. Celui-là, recueilli en lui-même et dans son coin, raidi dans son malaise, quelque peu coupé des copains pour la minute la plus inconfortable, on dirait qu'il va vomir le repas qu'il n'a pu avaler. Un autre, qui a meilleure mine, se lève et déclare avec importance — la bonne nouvelle — qu'il va chier un coup. Il est plus fraternel que grossier, ce concert des boyaux qui se nouent et des sourdes émotions qu'on éructe. Bientôt, il sera couvert par le crissement familier, les claquements secs des crampons sur le sol du vestiaire, et le mauvais moment sera passé. Mais, pour l'heure, il faut être une nature privilégiée, un colosse placide comme Aldo Gruarin pour ne rester qu'avec sa faim, la vraie faim de quelque chose à manger.

— Punaise, pleure-t-il, depuis que les toubibs s'en occupent, on ne mange plus que des endives et un peu de salade,

quelquefois du riz. Autrement dit, té ! on joue à jeun... Vous croyez que c'est sain, vous ?

— T'auras qu'à bouffer les oreilles de ton type à la première mêlée !

— Punaise, toi, je te regarde... Et t'as pas l'air bien nourri non plus, si tu veux savoir.

— Ça va, la Gruche, ça va comme ça.

Seuls les plus délicats savent encore apprécier, entre toutes celles qui se répandent, l'odeur dont se souvient Pierre Mac Orlan : cette bonne odeur de mercerie neuve des quinze maillots que l'on a apportés, pliés au carré, raidis dans leur émouvante propreté comme dans un empois. Mais les gars n'auront aucun soin pour s'en saisir et les déplier, ils les tacheront tout de suite de leurs doigts pleins de vaseline, et le plus drôle est que ces maillots n'iront jamais en vitrine, à titre de trophées, que souillés de boue, tachés de sang, aigres de transpiration, et conservés ainsi avec des précautions jalouses. Le rugby salit tout, comme la tranchée, le champ de bataille, mais d'une saleté qui pèse son poids de conscience pour soi. Donc, avant de salir son maillot, il importe peut-être que, l'un l'autre s'encourageant, l'on se mette un peu, par ces rudesses de digestion et de langage, dans une peau qui ne craint rien.

Mais le fameux cochon qui sommeille laisse la place ici à une bête plus altière quoique aux aguets dans sa tanière. C'est cette bête-là qui va se battre, c'est donc cette bête-là qu'il faut préparer en conséquence. On ne lui parle plus tout à fait comme on parlait tout à l'heure au jeune homme qui se dédoublait en elle. Cependant qu'elle se tait, apprivoise son mal au ventre, on va lui demander de faire ce qu'aucune bête n'a jamais fait...

Aujourd'hui, tordons le cou à cette sainte hypocrisie où baignerait encore le rugby sous prétexte que c'est « un jeu de voyous pratiqué par des gentlemen ». Ce n'est pas une finale du championnat des hôpitaux londoniens qui va se jouer, mais un test-match. Or, de nos jours, un test-match

de rugby, c'est devenu la plus jolie guerre qu'on ait inventée en temps de paix.

— Marchez-leur sur la gueule !

Voilà plutôt ce qui se dit dans un vestiaire de rugby à quelques minutes d'un test-match. Voilà ce qu'on dit à la bête et comment on la chauffe.

Certains marquis de notre siècle, exquis à souhait, ne vont pas encore comprendre. Ils vont protester que cela ne se fait pas et qu'on ne marche pas plus sur la figure des gens qu'on ne discute la moindre décision d'un arbitre. Mais qu'ils ne prennent donc plus cette peine ! On pourrait demander cent fois à Jean Gachassin, huissier de justice à Bagnères-de-Bigorre, marié et père de deux enfants, de marcher sur la figure de quelqu'un qu'il ne le ferait pas. En revanche, on pourrait demander cent fois à certains zèbres de notre connaissance et de toutes nationalités de s'en dispenser qu'ils ne le pourraient point. Ce ne sont pas les protestations des marquis, j'en ai peur, qui changeront jamais quelque chose à cette jolie guerre que se fait tout ce joli monde, mais seulement la disqualification de certains responsables qui, se faisant passer pour marquis, marchent sur la figure des autres par joueurs interposés. Et surtout, ce qui se dit dans un vestiaire de rugby à quelques minutes d'un test-match, et qui s'adresse maintenant à la bête, n'a d'autre but que d'exaspérer en elle une somme de bravoure, tout un instinct de survie. Ce qui se dit, n'importe quoi, marchez-leur sur la gueule, bouffe-lui les oreilles, tords-lui les choses, n'a pas d'autre sens que d'exterminer à temps ce terrible mal au ventre, cette peur de la bête d'être mangée par une autre. L'esprit, le talent feront bien le reste.

Et le mal, en effet, s'en va. Bientôt la guerre, la jolie guerre, avec défense, comme toujours, de se marcher dessus...

Chœur des marquis : mais non, ce n'est pas la guerre, ce n'est qu'un jeu, voyez les Anglais ! C'est ça, mes tout beaux. Mais avez-vous déjà joué à ça dans les brouillards du Pacifique Sud, les jaunes prairies du Transvaal, les brouillards

de Murrayfield ou de Cardiff Arms Park ? Alors, avez-vous remarqué les gueules, blêmes à faire peur, des All Blacks, des Springboks, des Ecossais ou des Gallois rentrant sur le terrain ? C'est vraiment à se demander ce qu'ils ont pu se dire, ceux-là aussi, dans leur vestiaire... Les Ecossais ou les Gallois ne vont peut-être pas vous marcher dessus, puisque c'est interdit, mais ils se sont nourris des gros mots que l'on dit à la guerre, étourdis d'injures, ils ont bu le même lait des mêmes tigres. Et il est clair que certains joueurs français, qui ne connaissent pas trois mots d'anglais, en revanche savent parfaitement comment on se traite de morpions et d'enflés dans cette langue après avoir joué seulement trois mêlées dans le Tournoi. Alors, si ce n'est pas la guerre, disons que c'est rudement bien imité. Il y a le moteur de la passion et du fanatisme, des victoires pour le roi de Prusse, il y a la trouille et les salopards, il y a la virilité et l'honneur. On aime ou on n'aime pas, on y joue ou on n'y joue pas, mais il est déjà un peu tard pour s'inquiéter de ce qu'est devenu, de nos jours, un test-match de rugby.

C'est tellement bien imité que le XV de France, à son tour, et copiant en cela les Britanniques, a renoncé récemment à effectuer son galop d'échauffement en plein air, sur un terrain annexe, en présence d'une foule d'amis et de curieux. Mauvais pour un test-match ! Mauvais pour le recueillement ! Une équipe pour un test-match, désormais, ça se garde au noir jusqu'à la dernière seconde, comme un fauve de combat, jusqu'à ce que ça crache son impatience et sa fureur par tous les naseaux.

Une fois, j'ai assisté jusqu'au bout à cette sainte messe célébrée dans un vestiaire et c'était à Napier, Nouvelle-Zélande. J'ignore ce qui se disait à la même heure dans le vestiaire d'à côté, celui de Hawke's Bay, l'équipe de Tremain, de MacRae et de Davis, championne de son pays et détentrice du *Ranfurly Shield*. J'ignore, autrement dit, comment on dit morpion, enflé et « marchez-leur sur la

gueule » en maori. Mais il ne se disait rien dans l'ancre de l'équipe de France et ce silence me glaçait les veines. Ils n'avaient plus mal au ventre, je crois, et l'on entendait seulement une voix, celle de Jean-Marie Bonal peut-être, qui scandait doucement comme l'eût fait un accoucheur : « Une... deux... trois... quatre... respirez !... Respirez... Cessez... » De grosses gouttes de sueur commençaient à perler au front des joueurs, qui soufflaient bruyamment à la fin de chaque exercice, serrés l'un contre l'autre, au coude à coude, dans un vestiaire si petit que le grand Benoît Dauga devait prendre garde à ne pas s'ouvrir le crâne chaque fois qu'il se détendait sur ses jambes. Pour tous les autres, qui n'arrivaient pas au plafond, il y avait d'ailleurs quelque chose de rassurant dans la compagnie de ce Grand Ferré. « Dix fois de suite, recommencez... Une... deux... respirez bien... » Le puissant murmure du stade nous parvenait à peine et seulement les incantations de Bonal précipitaient le rythme des respirations, *sheuh ! sheuh !* Cessez ! Maintenant, allongez-vous sur le dos, mains derrière la nuque... Tous les autres, remplaçants et managers, assis sur les bancs du vestiaire, la tête dans les mains, ne bougeaient plus un cheveu de crainte de souiller cet office montant vers son point d'orgue. Seuls, maintenant, les témoins grelottaient. Car, pour les quinze joueurs haletants et ruisselants, ça chauffait, mon vieux, ça chauffait... Il se passait des choses terribles à l'intérieur. Puis, ce fut le moment d'y aller. Le manager eut à peine le temps de dire : « Toi, Jean-Pierre, souviens-toi : le couloir de la touche. Et toi, Claude, le second rideau... » Quand ils explosèrent dans la lumière du stade, on eut la certitude qu'il ne pourrait rien leur arriver et qu'ils étaient capables de tout. Effectivement, la France gagna, ce jour-là.

Mais, ce 25 novembre 1967 à Colombes, il était à peine question de gagner. Seulement de ne pas être mangé tout cru. Jean Gachassin prit le maillot le plus petit, marqué du numéro 10. Surnommé Peter Pan, voire Pan-Pan pour cette

façon qu'il a de traverser une défense comme une balle de fusil, il ne mesure que 1,62 m. Le maillot le plus grand, marqué du numéro 5, était pour Benoît Dauga, avant de seconde ligne, 1,95 m et 103 kilos, gérant d'un bar-tabac à Mont-de-Marsan. De Gachassin à Dauga et d'un extrême à l'autre, s'étalait tout l'échantillonnage viril du rugby, cité en exemple par Jean Giraudoux : « La proportion idéale entre les hommes. »

Le trois-quarts centre Claude Dourthe, de Dax, à peine guéri d'une fracture de la clavicule ramenée d'Afrique du Sud l'été précédent, passa sans frémir le maillot numéro 13. Il avait dix-neuf ans depuis quatre jours et venait de commencer ses études de dentiste à Bordeaux. Débutant un an plus tôt en équipe de France, Claude Dourthe avait été le plus jeune international de l'histoire du rugby français. Sa batailleuse nature n'était pas sans rappeler celle du fameux joueur auquel il avait succédé, Guy Boniface, de Mont-de-Marsan.

Guy Boniface était un risque-tout, un perce-muraille, un trompe-la-mort et un sacré chic type. « Un gai cavalier », fut-il écrit dans le *Manchester Guardian*. Guy Boniface, qui jouait au centre avec son frère André, laissait toujours à son aîné le maillot numéro 12. Par une étrange superstition à rebours, il exigeait de porter lui-même le numéro 13. Mais il devra se lever de bonne heure, le nouveau numéro 13 qui se couchera sur autant de dribblings, qui brisera autant d'Anglais et qui marquera autant d'essais pour l'équipe de France que n'en brisa et n'en marqua ce gai cavalier. Quand Claude Dourthe devient blanc comme un linge, on devine pourtant que c'est son ambition.

Aldo Gruarin, lui, ruminant seulement dans sa grosse moustache sa sainte horreur des endives et du riz, passa aussi paisiblement que d'habitude le maillot numéro 1. Il était le meilleur pilier de mêlée du pays depuis la retraite d'Alfred Roques, surnommé « le pépé du Quercy » et resté célèbre pour avoir gagné sa première sélection à l'âge cano-

nique, pour un joueur de rugby, de trente-trois ans. Chaque fois qu'il endossait la tenue de l'équipe de France, Aldo Gruarin se rappelait cette suprême exhortation que lui adressa à sa première sélection un client de son petit commerce, à Toulon : « N'oublie pas, mon petit, que ce n'est pas une pintade que tu porteras sur le cœur. C'est un coq ! » Mais aucune crainte avec Gruarin : c'est un tank. Voilà encore une image de guerre... Mais on a bien dit du demi de mêlée Pierre Danos qu'il était derrière sa mêlée comme Rommel derrière ses chars.

Pour tromper sa nervosité, Jean Gachassin prit un ballon posé sur la table de massage et le fit sauter dans ses mains. Il ne s'est jamais demandé pourquoi un ballon de rugby est ovale. La question ne l'a jamais préoccupé sérieusement pour la bonne raison qu'un ballon ovale, c'est à son goût l'objet le plus naturel et que le faire danser au bout des doigts, c'est encore l'exercice le plus instinctif. Facétieux par nature, le jeune huissier de Bagnères a seulement apprécié, à la lecture des livres sur le rugby qui ont proliféré en France depuis dix ans, qu'une plaque de marbre rose incrustée dans un mur moussu de la Public School de Rugby (Warwickshire, England) atteste pour la postérité que ce jeu est fondé sur une farce de collégien : « Cette pierre commémore l'exploit de William Webb Ellis qui, avec un beau mépris des règles du football en vigueur en son temps, le premier ramassa la balle dans ses mains et ... »

Avec un beau mépris : voilà l'important, voilà donc la règle du rugby... et c'est même à se demander pourquoi un arbitre ne respecterait pas le beau mépris que pourrait avoir un farceur de génie, comme j'en connais tant en équipe de France par exemple, pour la règle de la mêlée ouverte en vigueur en notre temps ! Les arbitres de Nouvelle-Zélande, si impitoyables envers les joueurs français, n'ont tout simplement pas compris qu'il y a dans notre équipe les adeptes les plus naturels de William Webb Ellis et d'une facétie élevée à la hauteur d'une institution...

Dans la légende même de William Webb Ellis et d'une galéjade grandiose que l'on situe en 1823, tout n'est d'ailleurs que beau mépris des conventions et des lois de l'exactitude. Aujourd'hui, le plus grand stade de rugby du monde, à Johannesburg, porte le nom d'Ellis Park. Mais, de son vivant, William Webb Ellis n'a jamais confirmé ni démenti qu'il ait réellement commis un acte aussi lourd de conséquences, nous amenant la jolie guerre en question. Il mena par la suite une existence si discrète qu'il fallut attendre 1959 pour découvrir à Menton, mangée par le lierre et les herbes folles, la tombe du Rév. William Webb Ellis : preuve supplémentaire que la France est décidément une terre d'élection du rugby. Or, la forme aussi du ballon de rugby est un joyeux défi à tout ce qui prétend tourner rond de par le monde ; elle affecte un beau mépris des raisonnements en vigueur par tous les temps. Ce qui est certain, toutefois, c'est que, du temps de William Webb Ellis, on jouait effectivement au football à Rugby avec une balle de forme ovale confectionnée par la cordonnerie Gilbert et fils, Mathews Street à Rugby, à l'aide d'une vessie de porc, — laquelle est anatomiquement ovoïde. Par la suite, lorsque M. Richard Lindon, également citoyen de Rugby, inventa la première vessie de caoutchouc, le pli était déjà pris et le ballon de rugby ovale pour toujours. Ce qui n'allait pas toujours arranger les choses, ni surtout les arrondir, mais permettrait au moins à Jean Gachassin, à Guy Boniface ou à Aldo Gruarin de ne pas passer une jeunesse comme tout le monde.

Et maintenant, dans le vestiaire de Colombes, Jean Prat réclama un instant d'attention aux quinze joueurs. Il s'adressa spécialement à l'avant de troisième ligne Christian Carrère, vingt-quatre ans, chemisier à Toulon, capitaine de l'équipe nationale.

Jean Prat, cinquante et une fois international, sept fois champion de France, a terminé sa carrière de capitaine de l'équipe de France le 26 mars 1955 à Colombes, porté en

trionphe par les Gallois vainqueurs. Il porte aussi discrètement le ruban de la Légion d'honneur que son surnom de « Monsieur Rugby », à lui décerné par un célèbre chroniqueur de Fleet Street. Sage comme Candide, aussi retiré que possible des querelles fédérales le concernant, homme du terrain et rien de plus, les cabales glissent sur lui comme la pluie sur le plumage des canards ; tout seul avec son chien dans les Pyrénées en automne, formant avec la bête une paire d'amis, la chasse au coq de bruyère est sa façon à lui de cultiver son jardin. Jean Prat est resté tout au plus le grand frère des « Tricolores », le confident qui abandonne le comptoir de son bar « Le Winger », à Lourdes, pour les retrouver à Paris deux jours seulement avant le match et leur recommander d'attaquer, d'attaquer, d'attaquer.

Farouchement maintenu par l'honorable assemblée de l'*International Board*, où siègent les représentants de la Grande-Bretagne et de ce qui fut un grand Empire, le règlement du rugby ne tolère, en effet, ni le principe des stages d'entraînement ni le terme choquant d'entraîneur. La culotte au-dessus du genou est pratiquement le seul *new-look* consenti, quoique à regret, à l'époque de la minijupe. De nos jours encore, une équipe de rugby, en dépit des recettes fabuleuses qu'elle laissera sur son passage, ne partira en tournée que livrée à elle-même, sans médecin surtout, avec l'indemnité réglementaire de dix shillings par jour et par joueur — de quoi payer ses cartes postales. Le vœu des gentlemen nantis, drapés dans le meilleur tweed, qui protègent et bénissent le rugby du haut de la loge royale de Twickenham comme des souverains pontifes à leur balcon, est de ne livrer ce divertissement privilégié de leur jeunesse qu'à des braves types qui souhaitent ardemment se faire marcher sur la gueule pour pas un rond et, mieux, qui paieraient pour cela. Ces gentlemen sont les héritiers des landlords qui payaient leurs valets pour faire le coup de poing avec eux selon les règles du noble art. Mais il y a

Le Grand Combat du XV de France, roman de pack et d'épée dédié à Lucien Mias et à ses conquérants, ne racontait pas seulement ce qui s'est passé entre Springboks et Français en Afrique du Sud en 1958. C'était aussi, première chronique du rugby en librairie, le livre de l'amitié, du courage, de l'espérance jamais découragée et d'une fierté qui montait très haut.

Dix ans exactement ont passé : dix ans de rugby, de victoires et de défaites, avec ses héros disparus et ses amis perdus. "Les grandes équipes ne meurent jamais", aime répéter Denis Lalanne qui le tient de Wilson Whineray, le plus grand des capitaines néo-zélandais. Après **La Mêlée Fantastique**, **La Peau des Springboks** et, écrit en collaboration avec Henri Garcia, **Quinze Coqs en colère**, voici **Couleur bleu des maillots et des guerres** qui dit ce qui s'est passé entre All Blacks et Français en Nouvelle-Zélande en 1968. Et bien d'autres choses encore car, si les grandes équipes ne meurent jamais, c'est évidemment qu'il leur arrive de renaître.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

